

Conte d'automne
Le regard ambigu
Conte d'automne, France 1998, 110 minutes

Denis Desjardins

Number 202, May–June 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59366ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Desjardins, D. (1999). Review of [Conte d'automne : le regard ambigu / *Conte d'automne*, France 1998, 110 minutes]. *Séquences*, (202), 38–39.

devenir arrogant, égoïste et manipulateur. Il fait passer avec grande justesse l'obsession du médecin: trouver une cure à l'hépatite, obsession qui le mène jusqu'à négliger ses patients, préférant bricoler un microscope pour arriver à le rendre assez puissant pour isoler le virus, jusqu'à ce qu'un décès le rappelle à l'ordre. Pour sa part, Kumiko Aso campe Sonoko de manière remarquable, avec beaucoup de charme et d'humanité. Il émane d'elle une grande énergie et une vivacité surprenante. De prostituée, elle se transforme tranquillement en infirmière consciencieuse et efficace. Cela se traduit naturellement dans le jeu de la comédienne, sans fausse note ni doute sur la crédibilité de son personnage. Son principal atout, c'est qu'elle parvient à nous faire rire, quelle que soit la situation dans laquelle elle se trouve. Mentionnons enfin la présence de l'acteur français Jacques Gamblin qui incarne avec talent Piet, le prisonnier néerlandais qu'Akagi cache et avec lequel il communique en allemand. (Encore une manifestation de l'humour particulier d'Imamura!) On souhaiterait cependant mieux connaître ce personnage, qui paraît le moins développé de tous.

La musique de ce film ne passe pas inaperçue. Imamura nous surprend avec une musique de jazz, à base de vibraphone, à mille lieux de la musique japonaise traditionnelle. Elle contribue grandement à souligner l'atmosphère du film, alternant entre le léger et le

dramatique, selon les scènes. Elle survient de façon bien syncopée chaque fois qu'Akagi court d'un patient à l'autre et semble suivre le rythme de ses pas. De même, elle devient stridente dans les scènes de violence, comme pour les exacerber et rendre les images encore plus insupportables.

Avec *Docteur Akagi*, Imamura confirme sa réputation de cinéaste humaniste, innovateur et iconoclaste qui porte sur la société japonaise un regard audacieux et unique. Ce film souffre bien de quelques faiblesses, mais elles sont estompées par la force et la qualité du travail tant formel que technique de ce réalisateur qui, d'après ses dires, voit ce film comme le dernier de sa carrière. Il nous laisse une belle œuvre achevée, riche en émotions, qui porte à la fois aux rires et aux pleurs, sans jamais tomber dans la mièvrerie et la facilité.

Martin Delisle

DOCTEUR AKAGI (Kanzo Sensei)

Japon / France 1998, 128 minutes — **Réal.:** Shohei Imamura — **Scén.:** Shohei Imamura, Daisuke Tengan d'après le roman d'Ango Sakaguchi — **Photo:** Shigeru Komatsubara — **Mont.:** Hajime Okayasu — **Mus.:** Yosuke Yamashita — **Déc.:** Hisao Inagaki — **Int.:** Akira Emoto (le Dr Akagi), Kumiko Aso (Sonoko), Jyuro Kara (Umemoto), Masanori Sera (Toriumi), Jacques Gamblin (Piet), Keiko Matsuzaka (Tomiko) — **Prod.:** Hisa Iino, Koji Matsuda — **Dist.:** Alliance.

Conte d'automne

Le regard ambigu

Rohmerien convaincu, je reste néanmoins critique. La précédente réalisation du maître, *Conte d'été*, malgré sa fraîcheur et sa rigoureuse démonstration morale (un poncif, chez cet auteur), ne m'avait pas vraiment convaincu de la volonté de renouveler le genre. Les réminiscences de situations déjà exploitées dans la série des Contes moraux (un jeune homme dont le désir est partagé entre plusieurs femmes), dans un décor de vacances rappelant certains opus de la série Comédies et proverbes, tels *Pauline à la plage* et *Le Rayon Vert*, s'expriment alors en un mode mineur, et par trop banal. Si *Conte d'automne* me semble plus accompli, c'est sans doute parce que son auteur a retrouvé l'inspiration qui assurait ses meilleures réussites, telles *Ma nuit chez Maud* (voir p. 14) et *L'Ami de mon amie*, mais sans donner l'impression de redite. Quoi qu'il en soit, inspiré ou non, Rohmer est un des rares cinéastes d'aujourd'hui à ne pas prendre le spectateur pour un imbécile.

Conte d'automne célèbre, avant tout, les retrouvailles de Marie Rivière et de Béatrice Romand. Dans *Le Rayon vert* — peut-être le plus émouvant des films de Rohmer — la seconde, dans un rôle secondaire, tente de consoler la première, de l'inciter à faire une croix sur son passé amoureux et de s'ouvrir à l'idée d'une nouvelle rencontre. Quatorze ans plus tard, la situation est inversée: Isabelle (Marie Rivière), libraire de son état, mariée et heureuse, est l'entremetteuse,



Conte d'automne

celle qui dénicher — en passant une annonce dans un journal — la perle rare qui saura satisfaire les attentes non avouées d'une Magali (Béatrice Romand) de 45 ans, résignée à rester seule avec son vignoble, dans la région de Montélimar: «Maintenant, ma seule passion est le travail», prétend-elle, au bord des larmes. «Les gens de la campagne sont moins rêveurs que ceux de la ville», argue Isabelle. Le travail de la terre, qui incite à un dur labeur (un dur labour!), laisse moins de

place au rêve. Pourtant, les rapports de la viticultrice Magali avec son vignoble n'ont pas lieu dans une perspective matérialiste mais dionysiaque. Ce qui traduit son côté à la fois sensuel et religieux. «Je n'exploite pas la terre» se défend-elle «je l'honore. Je ne me considère pas comme un exploitant, mais comme un artisan». La plantation «vieillit bien», selon Magali. Elle aussi vieillit bien, ce qui ne l'empêche pas de se retrouver dans la même situation que la Béatrice Romand du *Beau Mariage* (1982), à la différence près qu'elle ne cherche plus l'homme de ses rêves. Avec l'âge, on devient moins idéaliste, et parfois un peu plus cynique...

On pourrait croire que je me laisse aller à confondre actrices et personnages. Pourtant, si les noms des personnages ont changé, de la Delphine du *Rayon vert* à l'Isabelle du *Conte d'automne*, la filiation est probante. Une femme ne croyait plus à l'amour mais elle l'a trouvé, et rien ne saurait tromper cette certitude. Et de la jeune copine de Delphine dans le *Rayon vert* à la Magali de *Conte d'automne*, dans la mesure où on établit l'évolution des situations d'un film à l'autre, le choix de l'interprète, chez Rohmer, est loin d'être gratuit. Il témoigne de la foi d'un auteur en le destin de ses personnages, du moins en certains archétypes personnifiés. Il est d'ailleurs touchant de voir les jeunes femmes des films précédents devenir des femmes mûres, des mères. Nous constatons par le fait même que Rohmer ne s'intéresse pas seulement à des adolescentes immatures, du genre Reinette et Mirabelle.

Il y a tout de même dans ce film un personnage typiquement rohmérien de jeune fille capricieuse. Il s'agit de Rosine, la belle-fille de Magali. «Elle n'aime que les hommes âgés», confie Magali à Isabelle, «je crains qu'elle n'ait choisi Léo que par dépit». En effet, Rosine entretenait une liaison avec Étienne, son prof de philo, qu'elle vou-

drait maintenant refiler à Magali, la mère de son copain Léo! Chacune de son côté, et pleines de bonnes intentions, Isabelle et Rosine s'occuperont donc de «caser» Magali. Étienne, pour sa part, est réticent... mais accepte tout de même la proposition. Quant à Léo, le fils de Magali, les manigances de Rosine l'irritent au plus haut point: «Je te l'interdis!» D'accord ou non, les hommes dans *Conte d'automne* semblent dépassés par les événements. Celui qui s'en accommodera le mieux est sans doute Gérard, cet attaché commercial qui a répondu à l'annonce publiée par Isabelle. Lui-même fils de vigneron, Gérard est de retour en France après avoir vécu longtemps à l'étranger (comme Trintignant dans *Ma nuit chez Maud*). Après s'être fait passer un moment pour Magali, Isabelle, que Gérard juge «déconcertante», lui dévoile toute l'imposture. Gérard se dit déçu («J'avais envie de vous aimer...»), mais accepte malgré tout de venir aux noces de la fille d'Isabelle, pour rencontrer la vraie Magali...

C'est dans le jardin d'Isabelle, au milieu d'une foule d'invités, que va se dérouler un amusant chassé-croisé entre Magali, Gérard, Étienne, Rosine et Isabelle. Ils s'en sortiront tous avec élégance, malgré quelques accrocs assez délicieux. Et pour mettre un peu de couleur locale, la noce se poursuivra au son d'une chanson en patois qui évoque la fin des vendanges. Le dernier plan nous montre Isabelle dansant dans les bras de son mari. Son regard légèrement ambigu semble-t-il laisser filtrer quelque regret? Nous n'en saurons pas plus.

Denis Desjardins

CONTE D'AUTOMNE

France 1998, 110 minutes — **Réal.:** Éric Rohmer — **Scén.:** Éric Rohmer — **Photo:** Diane Baratier — **Mont.:** Mary Stephen — **Mus.:** Claude Marti, Gérard Pansanel — **Int.:** Marie Rivière (Isabelle), Béatrice Romand (Magali), Didier Sandre (Étienne), Alain Libolt (Gérald), Alexia Portal (Rosine) — **Prod.:** Margaret Ménégoz — **Dist.:** Lions Gate.

Au cœur du mensonge

Trompe-l'œil

Avec son dernier film, Claude Chabrol renoue avec l'un de ses genres de prédilection, le polar, sans toutefois s'y confiner, usant des conventions propres à ce genre pour creuser la mécanique du mensonge, qu'il s'agisse de simples omissions, de faux-semblants, d'adultères ou de meurtres. Par-delà l'enquête policière, *Au cœur du mensonge* se révèle surtout une véritable étude de mœurs où se traduisent le talent et la finesse d'analyse du prolifique cinéaste qui, depuis *Le Beau Serge* (1958), a réalisé plus d'une cinquantaine de films. Plus qu'honnête, cette enquête sur le masque, sur le nécessaire amalgame du vrai et du faux que suppose la vie en société, n'atteint toutefois jamais l'achèvement des grandes œuvres de Chabrol, tel celui de *La Cérémonie* (1995), par exemple.

Dans un petit village portuaire de Bretagne, une jeune fille de dix ans, Éloïse Michel, est retrouvée sans vie, étranglée et violée. Dès lors débute l'enquête de la nouvelle commissaire du village, Frédérique



Au cœur du mensonge